

Les Dogons, culte des ancêtres et danses des masques

Daniel Elouard

Agrégé de lettres

De la cérémonie de levée du deuil à la fête du Sigui, du manga, paradis où l'eau ne manque jamais, au culte du Lébé, la vie des Dogons est toute entière dominée par l'autorité des anciens et s'organise dans une relation sacrée qui englobe espace familial et nature hostile, passé et fécondité. Daniel Elouard, rédacteur en chef de la revue Notre Histoire, pose ici la question de l'avenir de ce peuple original et de la survie de ses traditions.

Chants et danses rituels

Monsé, le grand chasseur est mort, et les Dogons, en son honneur, dansent pour que le monde se perpétue. Marcel Griaule, un ethnologue qui vécut longtemps parmi eux jusqu'à sa mort en 1956, parle de la danse des morts :

« Partis dans leurs vêtements de paysans, arrachés par les épineux, effrangés par l'usage, ils revenaient éclatants dans la brousse terne, casqués et muselés de coiffes et de visages du monde des morts, ceinturés de la jupe écarlate, symbole du soleil. Sur la grande place d'Ogol-du-Bas, ils se lançaient par petites files de même costume, chasse-mouches ou vannerie colorée en main, exécutant leurs figures propres ou les danses générales, rythmées sur les tambours et les cloches de fer, au milieu des poussières, encouragés par des chants en langue vulgaire et les déclamations de la langue sacrée :

*Versez des larmes pour mon père mort !
L'eau tombe, tombe de mes yeux !*

Et sur la terrasse mortuaire où ils accédaient par les encoches des troncs servant d'échelles, ils piétinaient dans l'étroit espace, entrecroisaient leurs silhouettes rouges et noires, tandis que la veuve, torse nu, bras levés, psalmodiait dans la ruelle, les yeux humides :

*La colonne de fourmis est montée sur la terrasse
La colonne de fourmis a ruiné la maison
Est montée sur la terrasse
Ce sont les fourmis qui ont ruiné la maison du père*

Elle rappelait par allusion voilée et licite la danse du chacal, fils de Dieu, qui s'était vêtu des fibres prises à sa mère transformée en fourmi et qui avait tracé, sur la terrasse mythique, la première table de divination. »

Au cours de la grande cérémonie de levée du deuil, le dama, les âmes des morts sont libérées et

peuvent entreprendre leur route vers leur paradis, le manga, où poussent en abondance baobabs et champs de mil, et où les rochers sont toujours entourés d'eau. Des masques, tous plus étonnants les uns que les autres, envahissent le village et pendant plusieurs jours, se succèdent chants et danses rituelles. Les ancêtres morts jouent un rôle fondamental : ils peuvent ou non intervenir parmi les vivants et de nombreuses cérémonies visent à se les concilier, par exemple pour favoriser les récoltes. Mort et vie restent donc toujours intimement liés et chaque famille possède les statuettes de ses ancêtres qui accueillent leur force vitale – nyama – nourrie grâce aux sacrifices offerts sur l'autel domestique. L'autorité des Anciens, bien vivants eux, est incontestable : le patriarche préside à de nombreuses cérémonies, conseille ceux qui viennent le voir, prend des décisions... Lorsqu'il s'absente, il est symboliquement remplacé par une grosse tortue.

Cultures et marchés

Les Dogons vivent de la culture du mil, du sorgho, du fonio, du riz, d'autres légumes – haricots notamment –, de fruits, voire de l'élevage du petit bétail. Mais les lopins sont minuscules, la terre arable rare, nécessite parfois une échelle pour y accéder ! S'ajoute à cela le problème de l'eau, car les pluies qui tombent, les bonnes années, de juin à septembre ne suffisent pas à alimenter l'agriculture. Les paysans doivent donc apporter à leurs parcelles de l'eau dans des canaris, des pots de terre, et il l'aspersion se fait au moyen de Calebasses. Malgré la rotation des cultures et l'apport de fumier, les rendements sont faibles et ne suffisent pas toujours à nourrir des familles nombreuses. Grâce à la construction du barrage de Gona, qui contient deux millions de mètres cubes d'eau, il a été possible de développer la culture d'oignons, la seule production importante que les Dogons peuvent vendre.

Mais les actions humanitaires trouvent leur limite dans la survie des traditions de ce peuple original : en effet, une électrification brutale par exemple, avec les appareils électriques qui en découlent, ou bien la construction d'un réseau routier moderne modifieraient irréversiblement le mode de vie et les mentalités. Pour le moment, les habitants des divers villages n'ont que des contacts limités avec le monde extérieur. Lors des marchés, ils se retrouvent entre eux et n'entrent en contact qu'avec des peuples voisins bien connus, comme les colporteurs dioulas. Le tourisme strictement encadré ne joue pas encore de rôle déterminant. Lors de ces marchés qui se déroulent une fois par semaine – la semaine dogon s'étend sur cinq jours – dans chaque village à tour de rôle, il s'agit moins de vendre ou d'acheter une poignée de légumes, un quartier de viande, quelques beignets ou des poissons, que de se retrouver, d'échanger des nouvelles ou de boire de la bière de mil.

Un urbanisme caractéristique

Les villages dogons de la « montagne » sont bâtis là où rien ne peut pousser, sur le rocher du plateau ou dans les éboulis de la falaise, comportant parfois des parties troglodytiques. Ils sont bâtis de pierre, de banco (pisé), de bois et comportent une multitude de lieux sacrés, d'autels, d'espaces réservés, de pierres dressées... Ils s'organisent autour de la place du toguna, une construction basse au toit couvert de branches dans laquelle se réunissent les hommes pour prendre des décisions, ou tout simplement pour palabrer. Des ruelles étroites, des escaliers ou des raidillons desservent les concessions – le nom donné à ces îlots – occupées chacune par une famille. Les maisons « ordinaires » se composent de plusieurs pièces rectangulaires sans fenêtres, qui donnent sur une cour où se retrouvent les enfants, le bétail, les volailles, les femmes préparant les repas.

Le ginna, maison décorée d'alvéoles figurant les lignages des ancêtres, se trouve au cœur de chaque concession. La silhouette des greniers carrés ou circulaires coiffés d'un chapeau de paille pointu caractérise les villages dogons. Afin de se protéger des animaux, ils sont construits en hauteur sur des piles de pierre et l'on n'y accède que par une échelle, bilu, qui donne sur une ouverture de bois sculpté. À l'écart des autres habitations, une maison ronde accueille les femmes

lors de leurs menstruations, car elles sont alors considérées comme impures. Cette maison est parfois double, une partie étant réservée aux femmes Dogons, une autre à celles des « castes », c'est-à-dire aux épouses des tanneurs, des forgerons dont les familles ne se mêlent pas à celles des Dogons dont elles ne suivent pas tous les rites. Ces gens des castes qui ne vivent généralement pas de l'agriculture, habitent d'ailleurs un peu à l'écart du village.

Le Hogon, roi-prêtre vénéré

Avec quelque deux cent cinquante mille personnes, les Dogons forment un vingtième de la population du Mali et parviennent à préserver leur spécificité. La conquête française du Mali, dans les années 1920, rencontra leur violente résistance, mais ils furent vaincus ; certains participèrent à d'autres campagnes françaises, et tous subirent plus ou moins l'influence de la nouvelle administration qui accorda plus de pouvoirs aux chefs de village qu'aux Hogon dont le rôle devint plus religieux que politique. Il reste cependant un personnage tout puissant et le Hogon de la tribu des Arou est une sorte de roi-prêtre pour tout le peuple. Les Hogon sont attachés au culte du Lébé, l'ancêtre mythique dont le masque évoque le grand serpent. Lors de leur investiture, ils quittent leur statut de mortel, devenant des créatures surnaturelles. Plus rien ne doit les souiller et les Hogon vivent reclus dans leur case, vénérés mais entourés d'interdits.

Origines historiques...

Ce désir de conserver la mémoire des premiers ancêtres anime toute l'histoire des Dogons, mais leur origine reste controversée. Une seule chose est sûre : ils n'habitent pas la falaise depuis des temps immémoriaux, et lorsqu'ils s'y sont installés, au début du XIV^e siècle de notre ère, ils ont chassé vers la plaine ses habitants, les Tellem, le « petit peuple rouge », qui a laissé dans les cavernes quelques vestiges. Pour certains, les Dogons viendraient de l'ouest, de l'ancien empire du Ghana ; une sécheresse les aurait poussés à émigrer et au moment où, mourant de soif, ils se croyaient perdus, un de leurs chiens revint les pattes humides. Ils arrivèrent au fleuve Niger et auraient conclu avec les pêcheurs Bozo un serment du sang. Après de durs combats, ils repoussèrent les habitants des falaises dans le Yatanga.

Pour d'autres, ils seraient arrivés de l'ouest du Mandé, une vaste contrée qui comprenait les actuels Sénégal, Guinée, Mali, Côte d'Ivoire, Burkina, Libéria, Ghana, mais les Dogons ne sont pas d'accord sur une localisation plus précise de la contrée où auraient vécu leurs ancêtres, les Keita. Pour d'autres encore, les Dogons auraient occupé une aire plus vaste, incluant le Yatenga, puis auraient été poussés par les Mossis vers les falaises. Les Dogons auraient pu se confondre avec les Kibse, et auraient en partie été assimilés par les Kurumba, attirés par les techniques du fer et du forage de puits profonds, alors qu'une autre partie aurait migré. De migrations en migrations, poussés par des peuples hostiles, les Dogons se sont donc trouvés acculés à la limite d'un plateau rocheux, la falaise de Bandiagara longue de quelque deux cents kilomètres, où leur présence est attestée aux XIV-XV^e siècles, et où ils furent attaqués par les Mossis aux XV^e et XVI^e siècles.

... et origines mythiques

Dans leur contexte, les origines historiques sont d'ailleurs beaucoup moins importantes que les origines mythiques, même si Amma, le grand dieu traditionnel, a été rejoint au firmament du panthéon par Allah, le dieu musulman pour lequel sont bâties des mosquées, à deux pas de gravures rupestres qui représentent des scènes de sorcellerie comme au village de Songo. C'est par la persuasion et non par la force que l'islam s'est lentement infiltré, valorisant le peuple dogon et respectant ses coutumes. Au commencement du monde, Amma créa la terre, une femme à laquelle il s'unit pour donner d'abord naissance à un chacal inattendu, et d'où naîtront les problèmes ultérieurs. Une nouvelle étreinte donna naissance à un couple, le Nommo, à la fois hommes et serpents, des êtres parfaits qui restèrent au ciel. Ils apportèrent cependant à leur mère, la terre, l'eau, ainsi que la Parole. Le chacal força sa mère, la rendit impure et en apprit la parole qui lui

permet de nuire à Amma.

Amma façonna un premier homme et une première femme qui engendrèrent huit enfants, à l'origine du peuple dogon. Le septième reçut des dons particuliers, permettant aux hommes de connaître le progrès. Il se transforma en serpent, puis il fut tué par les hommes. Mais ce serpent Nommo était immortel, et il absorba le plus vieil homme vivant, le Lébé conservant ce qu'il y a de bon, rejetant le mauvais. Lorsqu'il pratique le culte du Lébé, le Hogon fait donc revivre le mythe originel. La cérémonie du Sigui, tous les soixante ans, rappelle la mort du premier ancêtre dont l'âme passe dans le nouveau masque qui est fabriqué à cette occasion. Les initiés parlent alors une langue secrète, et n'acceptent parmi eux qu'une seule femme, la yasigine, qui rappelle celle qui reçut du Nommo la première parole.

Les cultes de fécondité, garants de l'avenir

Le Nommo est vénéré lors du culte Binou, qui assure la propagation des bienfaits des morts sur les vivants. Ayant apporté l'eau à l'humanité, il peut les aider à survivre. En effet, le plateau de Bandiagara où se sont réfugiés les Dogons est particulièrement aride, et l'eau y est rare. Lors d'un accouchement, l'enfant qui naît vide ses poumons de l'eau originelle et se met à crier. Une femme l'asperge d'un peu d'eau fraîche qu'elle a prise dans sa bouche. Le nouveau-né crie et la parole manifeste son existence. La descendance des Dogons est assurée. Comme chez de nombreux peuples confrontés à un milieu hostile, les cultes de fécondité chez les Dogons se trouvent au cœur de nombreux rites : Amma reçoit des libations de bouillie de mil sur des autels qui ont la forme de nombrils, et qui sont desservis par les patriarches. Les Dogons se marient très jeunes, et même si peu de ces mariages arrangés par les parents perdurent, ils permettent aux jeunes garçons de témoigner de leur virilité et aux jeunes filles de leur capacité à enfanter. Les jeunes se remarieront, les hommes pourront avoir plusieurs épouses. La polygamie permet en effet d'assurer une descendance plus nombreuse.

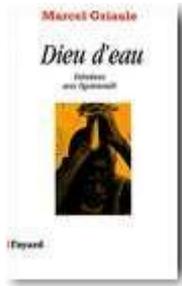
C'est en 2027 que devrait se dérouler la prochaine fête du Sigui. Que restera-t-il des Dogons ? Les grandes villes attirent les jeunes, alors que les touristes apportent leur argent et immanquablement, leurs coutumes et mode de vie. Les Dogons auront-ils été assimilés par le « progrès » ainsi que par l'islam ? Ou bien quelques-uns d'entre eux résisteront-ils pour donner l'image à quelques privilégiés qui en paieront le prix, d'une autre philosophie de la vie et d'une autre forme de bonheur ?

Daniel Elouard

Juin 1989

Copyright Clio 2021 - Tous droits réservés

Bibliographie



Dieu d'eau
Marcel Griaule
Fayard, Paris, 1997